

du village, on voit une jolie ferme; d'un côté de la maison, il y a un verger; de l'autre, un beau jardin rempli de fleurs.

— Cette ferme serait censée ma ferme où nous allons?

— Sans doute.



— Et où nous pourrions avoir du lait?
— Fi donc! du lait! de l'excellente crème, et des œufs tout frais.

— Que nous irions dénicher nous-mêmes?
— Nous-mêmes.
— Et nous irions voir les vaches dans l'étable?
— Je crois bien.

— Et nous irions aussi dans la laiterie?
— Aussi dans la laiterie.

— Et au pigeonnier?
— Et au pigeonnier.

— Quel bonheur!
— Mais laissez-moi finir de vous faire la description de la ferme.

— C'est juste.

— Au rez-de-chaussée, une vaste cuisine pour les gens de la ferme, et une salle à manger pour la fermière.

— La maison a des persiennes vertes... c'est si gai, n'est-ce pas, M. Rodolphe?

— Va pour les persiennes vertes... je suis de votre avis... rien de plus gai que des persiennes vertes... Naturellement la fermière serait votre tante.

— Naturellement... et ce serait une bien bonne femme.

— Excellente, elle vous aimerait comme une mère...

— Bonne tante! ça doit être si bon d'être aimé par quelqu'un!

— Et vous l'aimeriez bien aussi?

— Oh! s'écria Fleur-de-Marie en joignant les mains et en levant les yeux au ciel avec une expression de bonheur impossible à rendre; oh! oui, je l'aimerais, et puis je l'aiderais à travailler, à coudre, à ranger le linge, à blanchir, à serrer les fruits pour l'hiver, à tout le ménage, enfin... Elle ne se plaindrait pas de ma paresse, je vous en réponds!... D'abord le matin...

— Attendez donc, Fleur-de-Marie... êtes-vous impatiente!... que je finisse de vous peindre la maison.

— Allez, allez, monsieur le peintre, on voit que vous avez l'habitude de faire de jolis paysages sur vos éventails, dit la Goualeuse en riant.

— Petite babillarde... laissez-moi donc achever ma maison...

— C'est vrai, je babille; mais c'est si amusant!... Allons, M. Rodolphe, je vous écoute, finissez la maison de la fermière.

— Votre chambre est au premier.

— Ma chambre! quel bonheur! Voyons ma chambre, voyons!» Et la jeune fille se pressa contre Rodolphe, ses grands yeux bien ouverts, bien curieux.

« Votre chambre a deux fenêtres qui donnent

sur le jardin de fleurs et sur une prairie arrosée par la petite rivière. De l'autre côté de la petite rivière s'élève un coteau tout planté de vieux châtaigniers, au milieu desquels on aperçoit le clocher de l'église.

— Que c'est donc joli !... que c'est donc joli, M. Rodolphe ! Ça donne envie d'y être !

— Trois ou quatre belles vaches paissent dans la prairie, qui est séparée du jardin par une haie d'aulépine.

— Et de ma fenêtre je vois les vaches ?

— Parfaitement.

— Il y en a une qui serait ma favorite, n'est-ce pas, M. Rodolphe ? Je lui ferais un beau collier avec une clochette, et je l'habituerai à venir manger dans ma main.

— Elle n'y manquera pas. Elle est toute blanche, toute jeune, et s'appelle *Musette*.

— Ah ! le joli nom ! pauvre *Musette*, comme je l'aimerais !

— Finissons votre chambre, *Fleur-de-Marie* ; elle est tendue d'une jolie toile perse, avec les rideaux pareils ; un grand rosier et un énorme chèvrefeuille couvrent les murs de la ferme de ce côté-là, et entourent vos croisées, de façon que tous les matins vous n'avez qu'à allonger la main pour cueillir un beau bouquet de roses et de chèvrefeuille tout trempé de rosée.

— Ah ! M. Rodolphe, quel bon peintre vous êtes !

— Maintenant, voici comme vous passez votre journée.

— Voyons ma journée.

— Votre bonne tante vient d'abord vous éveiller en vous baisant tendrement au front ; elle vous apporte un bol de lait chaud, parce que votre poitrine est faible, pauvre enfant ! Vous vous levez ; vous allez faire un tour dans la ferme, voir *Musette*, les poulets, vos amis les pigeons, les fleurs du jardin... A neuf heures, arrive votre maître d'écriture...

— Mon maître ?

— Vous sentez bien qu'il faut apprendre à lire, à écrire, à compter, pour pouvoir aider votre tante à tenir ses livres de fermage.

— C'est vrai, M. Rodolphe, je ne pense à rien... il faut bien que j'apprenne à écrire pour aider ma tante, dit sérieusement la pauvre fille, tellement absorbée par la riante peinture de cette vie paisible qu'elle croyait à sa réalité.

— Après votre leçon, vous vous occupez du linge de la maison, ou vous vous brodez un joli bonnet à la paysanne... Sur les deux heures, vous travaillez à votre écriture, et puis vous allez avec votre

tante faire une bonne promenade, voir les moissonneurs dans l'été, les laboureurs dans l'automne ; vous vous fatiguez bien, et vous rapportez une belle poignée d'herbes des champs, choisies par vous pour votre chère *Musette*.

— Car nous revenons par la prairie, n'est-ce pas, M. Rodolphe ?

— Sans doute ; il y a justement un pont de bois sur la rivière. Au retour, il est, ma foi, six ou sept heures : dans ce temps-ci, comme les soirées sont déjà fraîches, un bon feu flambe gaiement dans la grande cuisine de la ferme ; vous allez vous y réchauffer et causer un moment avec les braves gens qui soupent en rentrant du labour. Ensuite vous dînez avec votre tante. Quelquefois le curé ou un fermier voisin se met à table avec vous. Après cela, vous lisez ou vous travaillez, pendant que votre tante fait sa partie de cartes. A dix heures, elle vous baise au front, vous remonte chez vous ; et le lendemain matin, c'est à recommencer.

— On vivrait cent ans comme cela, M. Rodolphe, sans penser à s'ennuyer un moment...

— Mais cela n'est rien. Et les dimanches, donc ! et les jours de fête !

— Qu'est-ce qu'on fait donc ces jours-là, M. Rodolphe ?

— Vous vous faites belle, vous mettez une jolie robe à la paysanne, avec ça de charmants bonnets ronds qui vous vont à ravir ; vous montez en cabriolet avec votre tante et Jacques, le garçon de ferme, pour aller à la grand'messe du village ; après, dans l'été, vous ne manquez pas d'assister, avec votre tante, à toutes les fêtes des paroisses voisines. Vous êtes si gentille, si douce, si bonne petite ménagère, votre tante vous aime tant, le curé rend de vous un si favorable témoignage, que tous les jeunes fermiers des environs veulent vous faire danser, parce que c'est comme cela que commencent toujours les mariages. Aussi, peu à peu vous remarquez un de ces jeunes garçons... et... »

Rodolphe, étonné du silence de la Goualeuse, la regarda.

La malheureuse fille étouffait à grand-peine ses sanglots... Un moment, abusée par les paroles de Rodolphe, elle avait oublié le présent, auquel sa pensée venait de la ramener malgré elle ; aussi le contraste de ce présent avec ce rêve d'une existence douce et riante lui rappelait l'horreur de sa position.

« *Fleur-de-Marie*, qu'avez-vous ?

— Ah ! M. Rodolphe, sans le vouloir vous m'avez fait bien du chagrin... J'ai cru un instant à ce paradis...

— Mais, pauvre enfant, ce paradis existe... Cocher, arrête... Tenez, regardez... »

La voiture s'arrêta.

La Goualeuse releva machinalement la tête. Elle se trouvait au sommet d'une petite colline. Quel fut son étonnement, sa stupeur!... Le joli village bâti à mi-côte, la ferme, la prairie, les belles vaches, la petite rivière, la châtaigneraie, l'église dans le lointain, le tableau était sous ses yeux... rien n'y manquait... jusqu'à *Musette*, belle génisse blanche, bête favorite de la Goualeuse... Ce charmant paysage était éclairé par un beau soleil d'octobre... Les feuilles jaunes et pourpres des châtaigniers se démenaient sur l'azur du ciel.

« Eh bien! Fleur-de-Marie, que dites-vous? Suis-je bon peintre? » dit Rodolphe en souriant.

La Goualeuse le regardait avec une surprise mêlée d'inquiétude. Ce qu'elle voyait lui semblait presque suraturel.

« Comment se fait-il, M. Rodolphe?... Mais, mon Dieu! est-ce un rêve?... J'ai presque peur... Comment! ce que vous m'avez dit... »

— Rien de plus simple, mon enfant... La fermière est ma nourrice, j'ai été élevé ici... Je lui ai écrit ce matin de très-bonne heure que je viendrais la voir; je peignais d'après nature.

— Vous avez raison, M. Rodolphe! il n'y a rien de l'extraordinaire, » dit la Goualeuse avec un profond soupir.

La ferme où Rodolphe conduisait Fleur-de-Marie était située en dehors et à l'extrémité du village de *Bougival*, petite paroisse solitaire, ignorée, enfoncée dans les terres, et éloignée d'Écouen d'environ deux lieues. Le fiacre, suivant les indications de Rodolphe, descendit un chemin rapide, et entra dans une longue avenue bordée de cerisiers et de pommiers. La voiture roulait sans bruit sur un tapis de ce gazon fin et ras, dont la plupart des routes vicinales sont ordinairement couvertes.

Fleur-de-Marie, silencieuse, triste, restait, malgré ses efforts, sous une impression douloureuse, que Rodolphe se reprochait presque d'avoir causée.

Après de quelques minutes, la voiture passa devant la grande porte de la cour de la ferme, continua son chemin le long d'une épaisse charmille, et s'arrêta en face d'un petit porche de bois rustique à demi caché sous un vigoureux cep de vigne aux feuilles rouges par l'automne.

« Vous venez armée, Fleur-de-Marie, dit Rodolphe, êtes-vous contente? »

— Oui, M. Rodolphe... pourtant il me semble à présent que je vais avoir honte devant la fermière; je n'osais jamais la regarder...

— Pourquoi cela, mon enfant?

— Vous avez raison, M. Rodolphe... elle ne me connaît pas. »

Et la Goualeuse étouffa un soupir.

On avait sans doute guetté l'arrivée du fiacre de Rodolphe. Le cocher ouvrait la portière, lorsqu'une femme de cinquante ans environ, vêtue comme le sont les riches fermières des environs de Paris, ayant une physionomie à la fois triste, douce et prévenante, parut sous le porche, et s'avança au-devant de Rodolphe avec un respectueux empressement.

La Goualeuse devint pourpre, et descendit de voiture après un moment d'hésitation...

« Bonjour, ma bonne madame George..., dit Rodolphe à la fermière, vous le voyez, je suis exact... »

Puis, se retournant vers le cocher et lui mettant de l'argent dans la main :

« Tu peux t'en retourner à Paris. »

Le cocher, petit homme trapu, avait son chapeau enfoncé sur les yeux et la figure presque entièrement cachée par le collet fourré de son carrick; il



empocha l'argent, ne répondit rien, remonta sur son siège, fouetta son cheval, et disparut rapidement dans l'allée verte.

Fleur-de-Marie s'approcha de Rodolphe, l'air inquiet, troublé, presque alarmé, et lui dit tout bas, de manière à n'être pas entendue de madame George :

« Mon Dieu ! M. Rodolphe, pardon... Vous renvoyez la voiture ?... »

— Sans doute...

— Mais l'ogresse ?

— Comment ?

— Hélas !... Il faut que je retourne chez elle ce soir... Oh ! il le faut absolument... sinon... elle me regardera comme une voleuse... Mes habits lui appartiennent... et je lui dois...

— Rassurez-vous, mon enfant, c'est à moi de vous demander pardon...

— Pardon !... et de quoi ?

— De ne pas vous avoir dit plus tôt que vous ne deviez plus rien à l'ogresse... que vous pouviez rester ici si vous vouliez, et quitter ces vêtements pour d'autres que ma bonne madame George va vous donner. Elle est à peu près de votre taille, elle voudra bien vous prêter de quoi vous habiller... Vous le voyez, elle commence déjà son rôle de tante. »

Fleur-de-Marie croyait rêver ; elle regardait tour à tour la fermière et Rodolphe, ne pouvant croire à ce qu'elle entendait.

« Comment ! dit-elle la voix palpitante d'émotion, je ne retournerai plus à Paris ?... je pourrai rester ici ? Madame... me le permettra ?... Ce serait possible !... ce château en Espagne de tantôt ? »

— Le voilà réalisé.

— Non, oh ! non, ce serait trop beau... trop de bonheur.

— On n'a jamais trop de bonheur, Fleur-de-Marie...

— Ah ! par pitié, M. Rodolphe... ne me trompez pas, cela me ferait bien mal.

— Ma chère enfant, croyez-moi, dit Rodolphe d'une voix toujours affectueuse, mais avec un accent de dignité que Fleur-de-Marie ne lui connaissait pas encore ; je vous le répète... vous pouvez, si cela vous convient, mener dès aujourd'hui, auprès de madame George, cette vie paisible dont tout à l'heure le tableau vous enchantait... Quoique madame George ne soit pas votre tante, elle aura pour vous le plus tendre intérêt ; vous passerez même pour sa nièce aux yeux des gens de la ferme ; ce petit mensonge rendra votre position plus convenable... Encore une fois... si cela vous plaît, Fleur-de-Marie, vous pourrez réaliser votre rêve de tantôt. Dès que vous serez habillée en petite fermière, ajouta Ro-

dolphe en souriant, nous vous mènerons voir votre future favorite, *Musette*, jolie génisse blanche, qui n'attend plus que le collier que vous lui avez promis... Nous irons aussi faire connaissance avec vos amis les pigeons, et puis à la laiterie ; nous parcourrons enfin toute la ferme ; je tiens à remplir ma promesse. »

Fleur-de-Marie joignit les mains avec force. La surprise, la joie, la reconnaissance, le respect, se peignirent sur sa ravissante figure ; ses yeux se noyèrent de larmes, elle s'écria :

« M. Rodolphe... vous êtes donc un des anges de Dieu, que vous faites tant de bien aux malheureux sans les connaître ! et que vous les délivrez de la honte et de la misère !!! »

— Ma pauvre enfant, répondit Rodolphe avec un sourire de mélancolie profonde et d'ineffable bonté, quoique jeune encore, j'ai déjà beaucoup souffert, j'ai perdu une enfant qui aurait à présent votre âge... cela vous explique ma compassion pour ceux qui souffrent... et pour vous en particulier. Fleur-de-Marie, ou plutôt *Marie*, allez avec madame George... Oui, *Marie*, gardez désormais ce nom, doux et joli comme vous ! Avant mon départ, nous causerons ensemble, et je vous quitterai bien heureux... de vous savoir heureuse. »

Fleur-de-Marie ne répondit rien, fléchit à demi les genoux, prit la main de Rodolphe, et, avant qu'il eût pu l'en empêcher, elle la porta respectueusement à ses lèvres par un mouvement rempli de grâce et de modestie, puis suivit madame George, qui la contemplait avec un intérêt profond.





Madame George.

XI. — MURPH ET RODOLPHE.



RODOLPHE se dirigea vers la cour de la ferme et y trouva l'homme de grande taille qui, la veille, déguisé en charbonnier, était venu l'avertir de l'arrivée de Tom et de Sarah. Murph, tel est le nom de ce personnage, avait cinquante ans environ ; quelques mèches blanches argentaient deux petites touffes de cheveux d'un blond vif qui frisaient de chaque côté de son crâne presque entièrement chauve ; son visage large, coloré, était complètement rasé, sauf des favoris très-courts, d'un blond ardent, qui ne dépassaient pas le niveau de l'oreille, et s'arrondissaient en forme de crois-

nant sur ses joues rebondies. Malgré son âge et son embonpoint, Murph était alerte et robuste. Sa physionomie, quoique flegmatique, paraissait à la fois bienveillante et résolue ; il portait une cravate blanche, un grand gilet et un long habit noir à larges basques ; sa culotte, d'un gris verdâtre, était de même étoffe que ses guêtres, qui se rejoignaient pas tout à fait ses jarrettières. L'habillement et la mâle tournure de Murph rappelaient le type parfait de ce que les Anglais appellent le gentilhomme-fermier. Hétons-nous d'ajouter qu'il était Anglais et gentilhomme (*squire*), mais non fermier. Au moment où Rodolphe entra dans la cour, Murph remettait dans la poche d'une petite calèche de voyage une paire de pistolets qu'il venait de soigneusement essayer.

— A qui diable en as-tu avec tes pistolets ? lui dit Rodolphe.

— Cela me regarde, monseigneur, dit Murph en descendant du marchepied. Faites vos affaires, je fais les miennes.

— Pour quelle heure as-tu commandé les chevaux ?

— Selon vos ordres, à la nuit tombante.

— Tu es arrivé ce matin ?

— A huit heures. Madame George a eu le loisir de tout préparer.

— Tu as de l'humeur... Est-ce que tu n'es pas content de moi ?

— Ne pouvez-vous pas, monseigneur, accomplir la tâche que vous vous êtes imposée sans braver tant de périls ?

— Pour n'inspirer aucune défiance à ces gens, que je veux connaître, apprécier et juger, ne faut-il pas que je prenne leurs vêtements, leurs habitudes et leur langage ?

— Ce qui n'empêche pas, monseigneur, qu'hier soir, dans cette abominable rue de la Cité, en allant pour déterrer avec vous ce *Bras-Rouge*, afin de tâcher d'avoir quelques renseignements sur le malheureux fils de madame George, il m'a fallu la crainte de vous irriter, de vous désobéir, pour m'empêcher d'aller vous secourir dans votre lutte contre le bandit que vous avez trouvé dans l'allée de ce bouge.

— C'est-à-dire, M. Murph, que vous doutez de ma force et de mon courage.

— Malheureusement vous m'avez cent fois mis à même de ne douter ni de l'un ni de l'autre. Grâce à Dieu, Flatman, le Bertrand de l'Allemagne, vous a appris l'escrime ; Crabb de Ramsgate vous a appris à boxer ; Lacour de Paris (1) vous a enseigné la canne, le chausson et l'argot, puisque cela vous était nécessaire pour vos excursions aventureuses. Vous êtes intrépide, vous avez des muscles d'acier ; quoique svelte et mince, vous me battriez aussi facilement qu'un cheval de course battrait un cheval de brasseur... Cela est vrai...

— Alors, que crains-tu ?

— Je maintiens, monseigneur, qu'il n'est pas convenable que vous prêtiez le collet au premier goujat venu. Je ne vous dis pas cela à cause de l'inconvénient qu'il y a pour un honorable gentilhomme de ma connaissance à se noircir la figure avec du charbon et à avoir l'air d'un diable... malgré mes cheveux gris, mon embonpoint et ma gravité ; je me déguiserais en danseur de corde, si cela pouvait vous servir ; mais j'en suis pour ce que j'ai dit...

— Oh ! je le sais bien, vieux Murph, lorsqu'une

(1) Célèbre professeur de savate.

idée est rivée sous ton crâne de fer, lorsque le dévouement est implanté dans ton ferme et vaillant cœur, le démon userait ses dents et ses ongles à les en retirer...

— Vous me flattez, monseigneur, vous méditez quelque...

— Ne te gêne pas...

— Quelque folie, monseigneur.

— Mon pauvre Murph, tu prends mal ton temps pour me sermonner.

— Pourquoi?

— Je suis dans un de mes moments d'orgueil et de bonheur... je suis ici...

— Dans un endroit où vous avez fait du bien, je le sais; la *ferme-modèle* que vous avez fondée ici, pour récompenser, instruire et encourager les honnêtes laboureurs, est un bienfait immense pour cette contrée. Ordinairement on ne songe qu'à améliorer les bestiaux, vous vous occupez d'améliorer les hommes... cela est admirable... Vous avez mis madame George à la tête de cet établissement, c'est à merveille... Noble, courageuse femme!... Un ange de vertu... un ange... Je m'émeus rarement, et ses malheurs m'ont arraché des larmes... Mais votre nouvelle protégée... Tenez... ne parlons pas de cela, monseigneur...

— Pourquoi, Murph?...

— Monseigneur, vous faites ce que bon vous semble...

— Je fais ce qui est juste, dit Rodolphe avec une nuance d'impatience.

— Ce qui est juste... selon vous...

— Ce qui est juste devant Dieu et devant ma conscience, reprit sévèrement Rodolphe.

— Tenez, monseigneur, nous ne nous entendrons pas. Je vous le répète, ne parlons plus de cela.

— Et moi, je vous ordonne de parler! s'écria impérieusement Rodolphe.

— Je ne me suis jamais exposé à ce que V. A. R. m'ordonnât de me taire... j'espère qu'elle ne m'ordonnera pas de parler, répondit fièrement Murph.

— M. Murph!!! s'écria Rodolphe avec un accent d'irritation croissante.

— Monseigneur!...

— Vous le savez, monsieur, je n'aime pas les réticences.

— Que V. A. R. m'excuse, mais il me convient d'avoir des réticences! dit brusquement Murph.

— Si je descends avec vous jusqu'à la familiarité, c'est à condition, monsieur, que vous vous élèverez jusqu'à la franchise! »

Il est impossible de peindre la hauteur souveraine

de la physionomie de Rodolphe en prononçant ces dernières paroles.

« J'ai cinquante ans, je suis gentilhomme; V. A. R. ne doit pas me parler ainsi.

— Taisez-vous!...

— Monseigneur!...

— Taisez-vous!

— V. A. R. a tort de forcer un homme de cœur à se souvenir des services qu'il a rendus..., dit froidement le squire.

— Tes services? est-ce que je ne les paye pas de toutes façons? »

Il faut le dire, Rodolphe n'avait pas attaché à ces mots cruels un sens humiliant qui plaçât Murph dans la position d'un mercenaire; malheureusement celui-ci les interpréta de la sorte. Il devint pourpre de honte, porta ses deux poings crispés à son front avec une expression de douloureuse indignation; puis tout à coup, par un revirement subit, jetant les yeux sur Rodolphe dont la noble figure était alors contractée par la violence d'un dédain farouche, il lui dit d'une voix émue, en étouffant un soupir de tendre commisération :

« Monseigneur, revenez à vous!... vous n'êtes pas raisonnable!... »

Ces mots mirent le comble à l'irritation de Rodolphe; son regard brilla d'un éclat sauvage; ses lèvres blanchirent, et, s'avançant vers Murph avec un geste de menace, il s'écria :

« Oses-tu bien!... »

Murph se recula, et dit vivement, comme malgré lui :

« Monseigneur, monseigneur! SOUVENEZ-VOUS DU 15 JANVIER! »

Ces mots produisirent un effet magique sur Rodolphe. Son visage, crispé par la colère, se détendit. Il regarda fixement Murph, baissa la tête, puis, après un moment de silence, il murmura d'une voix altérée :

« Ah! monsieur, vous êtes cruel... je croyais pourtant que mon repentir!... mes remords!... et c'est vous encore!... vous!... »

Rodolphe ne put achever, sa voix s'éteignit; il tomba assis sur un banc de pierre, et cacha sa tête dans ses deux mains.

« Monseigneur, s'écria Murph désolé, mon bon seigneur, pardonnez-moi, pardonnez à votre vieux et fidèle Murph. Ce n'est que poussé à bout, et craignant, hélas! non pour moi... mais pour vous... les suites de votre emportement, que j'ai dit cela... je l'ai dit sans colère, sans reproche, je l'ai dit malgré moi et avec compassion... Monseigneur, j'ai eu tort d'être susceptible... Mon Dieu! qui doit connaître votre caractère, si ce n'est moi, moi qui ne

vous ai pas quitté depuis votre enfance !... De grâce, dites que vous me pardonnez de vous avoir rappelé ce jour funeste... Hélas ! que d'expiations n'avez-vous pas... »

Rodolphe releva la tête ; il était très-pâle. Il dit à son compagnon, d'une voix douce et triste :

« Assez, assez, mon vieil ami, je te remercie d'avoir éteint d'un mot ce fatal emportement ; je ne te fais pas d'excuses, moi, des duretés que je t'ai dites ; tu sais bien qu'il y a loin du cœur aux lèvres, comme disent les bonnes gens de chez nous. J'étais fou, ne parlons plus de cela.

— Hélas ! maintenant vous voilà triste pour longtemps... Suis-je assez malheureux !... Je ne désire rien tant que de vous voir sortir de votre humeur sombre... et je vous y replonge par ma sottise susceptible ! Mort-Dieu ! à quoi sert d'être honnête homme et d'avoir des cheveux gris, si ce n'est à endurer patiemment les reproches qu'on ne mérite pas !

— Eh bien ! soit... nous avons eu tort tous deux, mon bon vieil ami, lui dit Rodolphe avec douceur ; oublions cela... Revenons à notre conversation de tout à l'heure... ; tu louais sans réserve la fondation de cette ferme, et le profond intérêt que j'ai toujours témoigné à madame George... Tu avoies, n'est-ce pas, qu'elle le mériterait par ses rares qualités, par ses malheurs, lors même qu'elle n'appartiendrait pas à la famille d'Harville... à la famille de celui à qui mon père avait voué une reconnaissance éternelle ?...

— J'ai toujours approuvé les bontés que vous avez eues pour madame George, monseigneur.

— Mais tu t'étonnes de mon intérêt pour cette pauvre fille perdue, n'est-ce pas ?

— Monseigneur, de grâce... J'ai eu tort... j'ai eu tort...

— Non... Je le conçois, les apparences ont pu te tromper... Seulement, comme tu connais ma vie... toute ma vie... comme tu m'aides avec autant de fidélité que de courage dans l'expiation que je me suis imposée... il est de mon devoir... ou, si tu l'aimes mieux, de ma reconnaissance, de te convaincre que je n'agis pas légèrement...

— Je le sais, monseigneur...

— Tu connais mes idées au sujet du bien que doit faire l'homme qui réunit *savoir, vouloir et pouvoir*... Sensir d'honorables infortunes qui se plaignent, c'est bien. S'enquérir de ceux qui luttent avec honneur, avec énergie, et leur venir en aide, quelquefois à leur insu... prévenir à temps la misère ou la tentation, qui mènent au crime... c'est mieux. Réhabiliter à leurs propres yeux, ramener à l'honneur ceux qui ont conservé purs quelques géné-

reux sentiments au milieu du mépris qui les flétrit, de la misère qui les ronge, de la corruption qui les entoure, et pour cela braver, soi, le contact de cette misère, de cette corruption, de cette fange... c'est mieux encore. Poursuivre d'une haine vigoureuse, d'une vengeance implacable, le vice, l'infamie, le crime, qu'ils rampent dans la boue ou qu'ils trônent sur la soie, c'est justice... Mais secourir aveuglément une misère méritée, mais prostituer, dégrader l'aumône et la pitié, en secourant des êtres indignes, infâmes, cela serait horrible, impie, sacrilège. Cela ferait douter de Dieu ; et celui qui donne doit y faire croire.

— Monseigneur, je n'ai pas voulu dire que vous aviez indignement placé vos bienfaits.

— Encore un mot, mon vieil ami... Tu le sais, l'enfant dont je pleure chaque jour la mort, l'enfant que j'aurais d'autant plus aimée que Sarah, son indigne mère, s'était montrée pour elle plus indifférente, aurait maintenant seize ans passés... comme cette malheureuse créature ; tu le sais encore, je ne puis me défendre d'une profonde et presque douloureuse sympathie pour les jeunes filles de cet âge...

— Il est vrai, monseigneur... j'aurais dû ainsi m'expliquer l'intérêt que vous portiez à votre protégée... D'ailleurs, n'est-ce pas honorer Dieu que de secourir toutes les infortunes ?

— Oui, mon ami... quand elles sont méritantes ; ainsi rien n'est plus digne de compassion et de respect qu'une femme comme madame George, qui, élevée par une mère pieuse et bonne dans une intelligente observance de tous les devoirs, n'y a jamais failli... jamais ! et a vaillamment traversé les plus effroyables épreuves... Mais n'est-ce pas aussi honorer Dieu dans ce qu'il a de plus divin, que de retirer de la fange une de ces rares natures qu'il s'est complu à douer ?... Ne mérite-t-elle pas aussi compassion, respect... oui, respect, la malheureuse enfant qui, abandonnée à son seul instinct ; qui, torturée, emprisonnée, avilie, souillée, a saintement conservé, au fond de son cœur, les nobles germes que Dieu y avait semés ? Si tu l'avais entendue, cette pauvre créature... au premier mot d'intérêt que je lui ai dit, à la première parole honnête et amie qu'elle ait entendue... comme les plus charmants instincts, les goûts les plus purs, les pensées les plus délicates, les plus poétiques, se sont éveillés en foule dans son âme ingénue, de même qu'au printemps les mille fleurs sauvages des prairies éclosent au moindre rayon de soleil !... Dans cet entretien d'une heure avec Fleur-de-Marie, j'ai découvert en elle des trésors de bonté, de grâce, de sagesse : oui, de sagesse, mon vieux Murph. Un sourire m'est venu aux lèvres et une

larme m'est venue aux yeux lorsque, dans son gentil babil rempli de raison, elle m'a prouvé que je devais économiser quarante sous par jour, pour être au-dessus des besoins et des mauvaises tentations. Pauvre petite ! elle disait cela d'un ton si sérieux, si pénétré ! elle éprouvait une si douce satisfaction à me donner un sage conseil, une si douce joie à m'entendre promettre que je le suivrais !... J'étais ému... oh ! ému jusqu'aux larmes... Mais toi-même tu es attendri, mon vieil ami.

— C'est vrai, monseigneur... ce trait de vous faire économiser quarante sous par jour... vous croyant ouvrier... au lieu de vous engager à faire de la dépense pour elle... oui, ce trait-là me touche.

— Tais-toi, voici madame George et Marie... Fais tout préparer pour notre départ ; il faut être à Paris de bonne heure. »

Grâce aux soins de madame George, Fleur-de-Marie n'était plus reconnaissable. Un joli bonnet rond à la paysanne et deux épais bandeaux de cheveux blonds encadraient sa figure virginale. Un ample fichu de mousseline blanche se croisait sur son sein et disparaissait à demi sous la haute bavette carrée d'un petit tablier de taffetas changeant, dont les reflets bleus et roses miroitaient sur le fond sombre d'une robe carmélite qui semblait avoir été faite pour elle. La physionomie de la jeune fille était profondément recueillie ; certaines félicités jettent l'âme dans une ineffable tristesse, dans une sainte mélancolie. Rodolphe ne fut pas surpris de la gravité de Fleur-de-Marie, il s'y attendait. Joyeuse et babillarde, il aurait eu d'elle une idée moins élevée.

On voyait sur les traits sérieux et résignés de madame George la trace de longues souffrances ; elle regardait Fleur-de-Marie avec une mansuétude, une compassion déjà presque maternelle, tant la grâce et la douceur de cette jeune fille étaient sympathiques.

« Voilà *mon enfant*... qui vient vous remercier de vos bontés, M. Rodolphe, » dit madame George en présentant la Goualeuse à Rodolphe.

À ces mots de *mon enfant*, la Goualeuse tourna lentement ses grands yeux vers sa protectrice, et la contempla pendant quelques moments avec une expression de reconnaissance inexprimable.

« Merci pour Marie, ma chère madame George ; elle est digne de ce tendre intérêt... elle le méritera toujours.

— M. Rodolphe, dit la Goualeuse d'une voix tremblante, vous comprenez... n'est-ce pas, que je ne trouve rien à vous dire?... »

— Votre émotion me dit tout, mon enfant...

— Oh ! elle sent combien le bonheur qui lui arrive est providentiel, dit madame George attendrie.

Son premier mouvement, en entrant dans ma chambre, a été de se jeter à genoux devant mon crucifix.

— C'est que maintenant, grâce à vous, M. Rodolphe... j'ose prier... » dit la Goualeuse.

Murph se retourna brusquement : ses prétentions au flegme ne lui permettaient pas de laisser voir à quel point le touchaient les simples paroles de la Goualeuse.

Rodolphe dit à celle-ci :

« Mon enfant, j'aurai à causer avec madame George... Mon ami Murph vous conduira dans la ferme... et vous fera faire connaissance avec vos futurs protégés... nous vous rejoindrons tout à l'heure... Eh bien ! Murph... Murph, tu ne m'entends pas?... »

Le bon gentilhomme tournait alors le dos, et feignait de se moucher avec un bruit, un retentissement formidable ; il remit son mouchoir dans sa poche, enfonça son chapeau sur ses yeux, et, se retournant à demi, il offrit son bras à Marie. Murph avait si habilement manœuvré, que ni Rodolphe ni madame George ne purent apercevoir son visage. Prenant le bras de la jeune fille, il se dirigea rapidement vers les bâtiments de la ferme, en marchant si vite que, pour le suivre, la Goualeuse fut obligée de courir, comme elle courait dans son enfance après la Chouette.

« Eh bien ! madame George, que pensez-vous de Marie ? dit Rodolphe.

— M. Rodolphe, je vous l'ai dit : à peine entrée dans ma chambre... voyant mon christ, elle a couru s'agenouiller... Il m'est impossible de vous exprimer tout ce qu'il y a eu de spontané, de naturellement religieux dans ce mouvement. J'ai compris à l'instant que son âme n'était pas dégradée. Et puis, M. Rodolphe, l'expression de sa reconnaissance pour vous n'a rien d'exagéré... d'emphatique ; elle n'en est que plus sincère. Encore un mot qui vous prouvera combien l'instinct religieux est naturel et puissant en elle ; je lui ai dit : « Vous avez dû être bien étonnée, bien heureuse, lorsque M. Rodolphe vous a annoncé que vous resteriez ici désormais?... Quelle profonde impression cela a dû vous causer!... »

— Oh ! oui, m'a-t-elle répondu : quand M. Rodolphe m'a dit cela, alors je ne sais ce qui s'est passé en moi tout à coup ; mais j'ai éprouvé l'espèce de bonheur pieux que j'éprouvais lorsque j'entrais dans une église... quand je pouvais y entrer, a-t-elle ajouté ; car vous savez, madame... » Je ne l'ai pas laissée achever en voyant sa figure se couvrir de honte. « Je sais, mon enfant... car je vous appellerai toujours

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844